

jeune femme quand elle ne trouve pas dans le mariage les joies domestiques qu'elle avait rêvées. Je conçois alors que si elle ne sait pas chercher dans la religion force et consolation, elle se jette en désespoir de cause, dans les plaisirs bruyants. Mais quand on a tout pour être heureux, pourquoi ne pas jouir en paix de son bonheur dans le calme et la solitude ? Je suis sûre, chère amie, que vous êtes de mon avis, et que jeune mariée, vous redoutiez tout ce qui troublait l'intimité de votre intérieur. Ce n'est pas que je veuille faire le procès de ma chère Jeanne ; seulement je souffre pour elle de toute la peine qu'elle prend, elle qui pourrait être si naturellement la plus heureuse des femmes. Je la plains de se priver de jouissances qu'elle semble ne pas même soupçonner, pour s'user comme elle le fait avec ses nuits, ses veilles et ses journées convulsivement remplies. Elle était si fraîche quand elle est arrivée de Suisse ! et j'ai beau vouloir me persuader que je me trompe, je ne puis m'empêcher de la trouver pâlie et très-fatiguée. J'ai essayé quelques observations, qui n'ont pas été accueillies comme je l'espérais. Aujourd'hui je me tais et ne dis plus qu'à vous, chère amie, toute ma pensée.

Pour moi, je ne suis pas dans mon élément. Cette agitation continue, ces relations multiples qui chaque jour amènent des visages nouveaux au château, me donnent un ennui et un dégoût dont j'ai peine à triompher.

Voici l'automne qui s'avance ; nos beaux arbres perdent leur feuillage ; mes pauvres fleurs ont été frappées à mort cette nuit par une forte gelée. J'étais tout affligée ce matin en ne retrouvant plus que des tiges noircies et courbées là où hier encore resplendissaient les plus brillantes couleurs. Mais les chasses à courre ont bien plus de charme, à ce qu'il paraît, quand la terre craque sous les pieds des chevaux. Jeanne n'en veut manquer aucune ; elle suit son mari, et il faut souvent que je l'accompagne, un peu malgré moi je vous l'avoue. Je n'aime pas à voir ces messieurs prendre tant de plaisir à immoler leurs innocentes victimes. Mais on connaît mon goût trop prononcé peut-être pour les promenades à cheval, et je ne veux pas avoir l'air de donner, en m'en abstenant, une leçon à ma sœur et aux quelques dames qui prennent part à ces bruyants ébats.

Vous me demandez, chère Louise, si j'ai trouvé ici quelques jeunes filles qui me plaisent... Ah ! mon Dieu, toutes celles que je vois sont charmantes ; cependant je crains que le grand train que l'on mène chez ma sœur, n'éloigne, même de moi, les femmes sérieuses, qui me croient naturellement tout aussi mondaine que ma chère Jeanne.

Nous ne voyons, d'une manière suivie, que celles de nos voisines qui, partageant ses goûts, sont bien aises de partager aussi ses plaisirs.